

Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève

FELDER, Maxime, *et al.*

Abstract

Depuis le début du vingtième siècle, l'hétérogénéité, la diversité ou la mixité et leurs conséquences en termes de vivre-ensemble sont au centre de l'attention des sociologues prenant la ville pour objet ou pour terrain. Cette enquête, menée par des étudiants et étudiantes du Master de sociologie de l'Université de Genève durant l'année universitaire 2013-2014, s'inscrit dans cette lignée et porte sur les dynamiques sociales observées dans six rues de Genève, dans les quartiers de la Jonction, des Eaux-Vives et des Pâquis. Le cas de Genève représente en effet un défi pour les analyses classiques de la ville. Les multiples vagues de migrations, mais aussi la présence des organisations et entreprises internationales, et la faible ségrégation, contribuent à produire des rues que les groupes de populations les plus divers doivent partager. Comment vivent donc ces citoyens et citoyennes dans des contextes urbains se caractérisant par une forte mixité et une grande mobilité ? Le quartier et la rue ont-ils aujourd'hui perdu de leur importance à leurs yeux, au profit de multiples autres [...]

Reference

FELDER, Maxime, *et al.* *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Sociograph - Sociological research studies - N°19. Genève : Université de Genève, 2016, 201 p.

Available at:

<http://archive-ouverte.unige.ch/unige:84632>

Disclaimer: layout of this document may differ from the published version.



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Sociograph n°19

Sociological research studies

Connivences et antagonismes

Enquête sociologique dans six rues de Genève

Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo,
Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti



METHODOLOGIE

*Maxime Felder, Sandro Cattacin, Philippe Gazagne &
Alessandro Monsutti*

La méthodologie de ce projet est en grande partie héritée du projet proposé au Fonds national suisse pour la recherche scientifique. Le choix de la ville et des quartiers, par exemple, était déjà arrêté. Genève constitue un laboratoire urbain de premier choix, puisqu'il présente des configurations socio-migratoires et des dynamiques de cohabitation particulièrement diversifiées. Nous avons ainsi sélectionné les quartiers des Eaux-Vives, des Pâquis et de la Jonction, parce qu'ils révèlent à la fois des similitudes et des profils sensiblement variés, formant ainsi une remarquable base de comparaison.

Le quartier des Eaux-Vives se caractérise par une migration ancienne, établie, en provenance notamment d'Italie, d'Espagne et du Portugal. On y observe une stabilisation de ces communautés. Le quartier des Pâquis, à la fois lieu de transit et d'ancrage de migrants originaires d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie, se caractérise par sa densité, la présence d'une multitude de commerces ethniques, mais aussi par la pratique de la prostitution et du trafic de drogue. C'est un quartier animé, de haute mobilité, où de multiples usagers résident, exercent des activités et circulent. Cet environnement mouvant aux dynamiques conflictuelles fait régulièrement l'objet de l'attention des instances publiques et des médias. Le quartier de la Jonction se distingue simultanément par un phénomène de gentrification marquée et par une présence notable de populations d'origine

africaine. Nous y observons une mixité sociale faible et une mixité d'origines marquée et croissante.

Durant l'automne 2013, nous nous sommes rendus dans les quartiers choisis afin de sélectionner des segments de rues appropriés. Dans le but de nous intéresser au rôle des commerces dans les relations interpersonnelles, nous avons choisi des segments de rues fonctionnellement mixtes, avec des commerces au rez-de-chaussée et des habitations sur plusieurs étages au-dessus. Nous avons privilégié les rues regroupant de petits commerces, ceux dont les employés sont susceptibles de mieux connaître leur clientèle (comparés aux employés de grandes surfaces, par exemple). Ces employés avaient plus de chance d'être de bons informateurs sur le quartier. Afin de pouvoir observer des situations de mixité variées, nous avons préféré des rues présentant une forte densité mais aussi une grande diversité de commerces, par exemple plus populaires (fast-food, laverie, magasin de la Croix-Rouge), plus chics (boutiques de vêtements, agence de voyage, bijouterie), plus jeunes (bars ou restaurant visant une clientèle jeune). Nous considérons cela comme le signe que l'espace public du quartier est utilisé par des populations de couches socio-économiques variées. La présence de commerces ethniques (restaurants, épiceries) témoigne également de la présence d'une population aux origines diverses. Les petits commerces qui proposent un service de transfert d'argent sont aussi un signe de la présence d'une population maintenant des liens transnationaux. Il en est de même pour les commerces qui proposent des offres de téléphonie mobile spécialisées pour les appels à l'étranger. De la littérature grise (rapports de services administratifs ou statistiques) ainsi qu'historique a ensuite été mobilisée pour saisir le contexte de chaque quartier.

L'enquête de terrain s'est déroulée en trois phases. Durant le mois d'octobre 2013, les étudiantes et étudiants ont effectué des heures d'observation dans la rue ou dans des lieux publics. Postulant qu'on ne peut prétendre observer une rue entière, ni même un segment de rue, nous avons choisi d'observer ce que

nous avons qualifié de situations. Une situation est définie par un lieu précis que l'on peut embrasser d'un regard, et par un moment précis (soixante minutes, à tel moment de la journée, tel jour de la semaine, telle période de l'année). Dans ce sens, le trottoir devant une boulangerie peut faire l'objet de plusieurs observations, et, selon le moment (tôt le matin ou dans l'après-midi, la semaine ou le week-end), celles-ci se rapporteront à des situations différentes. Les étudiantes et étudiants ont donc effectué 58 sessions d'observations d'environ heure, depuis un point fixe, prenant des notes sur un carnet. Selon le lieu et le contexte, ils s'annonçaient (au personnel, par exemple, en cas d'observation dans un café), expliquant l'objet de leur activité. Le but était de décrire les interactions et leurs protagonistes. Il s'agissait de comprendre, notamment, qui fréquente le lieu à ce moment, quelle est la raison de leur présence, quelle est la nature des interactions et qu'est-ce qui provoque ces dernières. En variant les lieux et les moments, l'idée était de saisir les multiples facettes d'un même segment de rue. Nous avons effectué une soixantaine d'heures d'observations dans autant de situations.

La seconde phase consistait en des entretiens, formels ou non, avec des personnes qui utilisent le quartier (des passants ou passantes, par exemple), des commerçants et commerçantes, ou d'autres personnes informées (personnel des maisons de quartier, des écoles, etc.). Le but était d'interroger les personnes sur leurs relations aux lieux. Habitent-elles ici, et si oui, comment sont-elles arrivées là ; et dans les commerces : depuis quand sont-elles installées à cet endroit, et comment y sont-elles arrivées ? Nous voulions ensuite évoquer les lieux du quartier, les représentations et usages qui en sont fait, les limites de ce qu'on considère comme le quartier et les éventuelles divisions qu'on y voit. Une carte de Genève en format A3 était proposée aux personnes interviewées qui pouvaient, si elles le souhaitaient, y tracer les limites de *leur* quartier. Certaines ne se sentaient toutefois pas suffisamment à l'aise avec cet outil pour que nous en ayons fait un usage systématique. Enfin, nous les interrogeons sur leurs liens locaux, en tentant d'aborder tant les liens sociaux que les liens économiques et associatifs. Les entretiens ont duré de

quelques minutes à environ une heure et nous en avons mené 80 entre la fin de l'année 2013 et le début de l'année 2014. Certains ont été enregistrés, d'autres ont fait l'objet de notes manuscrites dans un carnet de terrain. L'idée était de favoriser la flexibilité et l'adaptabilité de notre méthode, afin de pouvoir enquêter dans des contextes variés et incertains.

La grande majorité des personnes interviewées gère un commerce. Aborder des individus marchant dans la rue s'est révélé difficile, nous étions presque systématiquement assimilés à des démarcheurs ou démarchuses. La méfiance se traduisait le plus souvent par des réactions de type 'je n'ai pas le temps', ou 'je n'ai pas d'argent', sans opportunité de réponse ou d'explication. Nous ne mettons toutefois pas en doute la bonne foi de ceux et celles qui affirment avoir un emploi du temps chargé, nous l'imaginons sans mal. Le contact avec les commerçantes et les commerçants s'est en revanche révélé plus aisé, malgré leur manque de temps que nous avons pu souvent relever, ils et elles nous ont répondu tout en s'arrêtant de temps en temps pour servir des clientes ou des clients.

La troisième phase consistait en des entretiens avec des habitantes et habitants d'un immeuble situé dans le segment de rue. Nous voulions, de cette manière, nous intéresser à la dimension verticale de la rue, aux interactions qui existent entre ces personnes et aux rapports entre celles-ci et les commerces. La plupart des groupes de recherche se sont trouvés dans l'impossibilité de mener la totalité des entretiens prévus. Les expériences de refus se sont néanmoins révélées riches d'informations. Elles ont notamment révélé une méfiance accrue face à la présence de personnes inconnues qui sonnent à la porte. Cette méfiance se trouverait exacerbée par les médias, les rumeurs et les campagnes de prévention menées par les polices locales. Une affiche de la police municipale, vue dans un hall d'immeuble à Verrier (canton de Genève), annonçait par exemple : « Faux policier, faux plombier, fausse assistante sociale, etc... Si un inconnu sonne à votre porte, n'ouvrez pas ! En cas de doute, n'hésitez pas, appelez le 117 ».

Figure 2: Attention au sociologue



Source : Photo de Monica Devouassoud 2014

S'il existe de faux policiers, pourquoi pas de faux sociologues ? Les lettres, arborant le logo de l'université et la signature du professeur responsable du projet, que nous avons adressées personnellement à chaque habitante et habitant des immeubles choisis n'ont pas obtenu de réponses et n'ont pas facilité les contacts lors de nos démarches de porte-à-porte. Tous les immeubles étant sécurisés par un code à l'entrée, nous avons attendu devant l'immeuble qu'une personne ouvre et nous tienne la porte. Mais une fois dans les immeubles, on nous a souvent opposé un refus plus ou moins poli, parfois à travers la porte fermée. Malgré ces difficultés, 18 entretiens ont pu être menés, en optant pour la méthode boule-de-neige, par exemple en partant d'un serveur du bar occupant le bas de l'immeuble choisi.

Les observations ont fait l'objet de notes manuscrites qui ont ensuite été dactylographiées. Une partie des entretiens – quand la personne était d'accord – ont été enregistrés avant d'être intégralement retranscrits. L'autre partie a donné lieu à des notes elles aussi dactylographiées. Ces notes et retranscriptions constituent notre corpus de données, auxquelles se sont rajoutées des photos faites lors des observations, des documents de statuts divers concernant les quartiers et rues, ainsi que des coupures de presse. À l'aide du logiciel libre *TAMS Analyzer*, développé par Matthew Weinstein (Weinstein 2006), nous avons ensuite appliqué des codes à l'entier de notre corpus. Comme d'autres logiciels d'assistance à l'analyse qualitative (souvent regroupés sous l'acronyme CAQDAS, soit *Computer-assisted qualitative data analysis software*), il permet ensuite d'exécuter des recherches par codes (thématiques ou analytiques) à travers le corpus entier, et de regrouper et confronter ainsi aisément des extraits d'entretiens ou de notes.

Un premier groupe de codes concernait la façon dont les individus agissent dans leur quartier. Il s'agit notamment des déplacements et des activités qu'ils y déploient. Un second groupe rassemble les façons dont le quartier est objectivé par les individus. Il peut s'agir des frontières et divisions qu'ils y voient, de l'image qu'ils s'en font, ou encore des transformations qu'ils observent. Un troisième groupe concerne les liens interindividuels que nous avons divisés de la sorte : liens sociaux, liens économiques et liens micro-politiques (associatifs par exemple). Nous y avons ajouté un code concernant les éléments qui nous semblaient relever des effets de familiarité. Un dernier groupe de codes regroupait les informations concernant la personne interviewée et le contexte de l'entretien.

L'analyse s'est donc basée sur le codage des retranscriptions d'entretiens et d'observations. Des séances collectives ont permis de discuter des analyses en cours et d'alimenter nos interprétations à l'aide des six cas étudiés. Les interprétations livrées dans les chapitres 3, 4 et 5 sont donc celles des étudiantes et étudiants, sur les terrains qu'ils et elles ont analysés. Les

éditeurs et l'éditrice de ce volume ont parfois retravaillé la forme de ces chapitres, afin d'améliorer la cohérence et la compréhension d'ensemble.

Les extraits cités dans cet ouvrage sont soit tirés d'entretiens (la référence précise alors « ent » pour entretien, ou « imm » quand les entretiens ont été réalisés avec des personnes habitant les immeubles de la rue), soit prélevé dans nos carnets d'observation (il est précisé « obs »). Par exemple, la référence CV_ent_1 concerne le premier entretien avec une personne utilisant ou travaillant sur le Boulevard Carl-Vogt.